

ALLEMAND

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL

Clémence Couturier-Heinrich, Christine Roger

Coefficient de l'épreuve : 3

Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure

Durée de passage devant le jury : 30 minutes (20 minutes d'exposé, 10 minutes d'entretien)

Type de sujets donné : texte littéraire à expliquer en allemand

Modalités de tirage du sujet : Tirage au sort de deux tickets parmi trois présentés au candidat. Sur chaque ticket figure une indication de genre et de période, par exemple « Théâtre 18^e siècle » ou encore « Prose narrative 21^e siècle ». Le candidat choisit immédiatement une combinaison et le jury lui remet alors son sujet.

Ouvrages généraux autorisés : Dictionnaire unilingue. DUDEN *Deutsches Universalwörterbuch* en 1 volume.

Ouvrages spécifiques autorisés : aucun

Textes et auteurs choisis par les candidats (entre parenthèses, le nombre de textes tirés). Les auteurs sont classés par ordre alphabétique.

Poésie (9) : P. Boldt (1), G. A. Bürger (1), J. v. Eichendorff (1), C. F. Gellert (2), A. Gryphius (1), H. Heine (1), E. Mörike (1), F. Schiller (1).

Prose narrative (12) : S. Berg (1), J. v. Eichendorff (1), Th. Fontane (1), F. Grillparzer (1), W. Hauff (1), G. Keller (1), I. Keun (1), N. Kermani (1), K. P. Moritz (1), H. Müller (1), J. Roth (1), R. Walser (1).

Théâtre (8) : B. Brecht (1), G. Büchner (1), F. Dürrenmatt (1), J. W. Goethe (1), G. Kaiser (1), C. Sternheim (1), J. M. R. Lenz (1), G. E. Lessing (1).

Résultats de la session 2016 :

Les 29 candidats interrogés cette année ont pour la plupart su mobiliser le meilleur d'eux-mêmes avec maturité et sang-froid. La moyenne générale est satisfaisante et en nette progression par rapport à la session précédente : 11,24/20 (2015 : 10/20) avec un écart-type de 4,21.

Depuis la session 2016, les candidats tirent deux tickets sur lesquels sont inscrits un siècle (XVI^e s.-XXI^e s.) et un genre (prose narrative / poésie / théâtre), le jury veillant à l'équilibre entre les périodes et les formes textuelles, les grands auteurs du canon littéraire (Andreas Gryphius, Johann Wolfgang Goethe, Friedrich Schiller, Heinrich Heine, Theodor Fontane, Joseph Roth, Bertolt Brecht, etc.) et d'autres peut-être moins familiers (Carl Sternheim, Georg Kaiser, Paul Boldt, Irmgard Keun, Navid Kermani, Sibylle Berg). Un échantillon figure en annexe.

Le jury se réjouit de la maîtrise, par la quasi-totalité des candidats, des exigences formelles (structure de l'exposé, gestion des notes et du temps imparti) de l'exercice. La capacité d'écouter les questions posées par le jury, d'y répondre de manière argumentée et de remettre son jugement sur l'enclume, compte pour beaucoup dans le résultat final.

Rappelons que l'étude du texte peut prendre la forme d'un commentaire composé ou d'une explication linéaire. Elle doit relier étroitement les aspects sémantiques à la structure formelle du texte, et manifester leur symbiose. Elle requiert des capacités d'analyse qui permettent de construire le dispositif herméneutique propre à rendre compte d'un texte jusque dans ses tensions et nuances les

plus subtiles. Certains candidats, optant pour le commentaire composé, ont peut-être eu le sentiment d'avoir rempli leur contrat. Or l'apparent respect des formes de l'épreuve ne masque pas la compréhension lacunaire d'un texte. Quelle que soit la méthode retenue, l'explication littéraire a pour vocation d'éclairer un texte qui, de prime abord, semble plus ou moins obscur, difficile, singulier.

Il convient ainsi, pour les textes poétiques, de dégager les spécificités métriques, phoniques et prosodiques ; de s'interroger, pour la prose narrative, sur le mode narratif, le dispositif énonciatif et les stratégies temporelles mis en œuvre ; de concevoir le texte dramatique à la fois comme un objet littéraire et un objet théâtral, partant de s'intéresser au jeu du verbal et du non-verbal (ou para-verbal) qui caractérise le langage dramatique. L'attention portée aux faits de langue et aux particularités structurelles d'un genre est particulièrement appréciée, pour peu qu'elle permette d'éclairer le sens du texte.

Plus largement, le candidat doit repérer les références plus ou moins explicites à d'autres textes avec lesquels le texte entre en résonance (intertextualité), les normes esthétiques et codes moraux qu'il fait jouer. L'explication de texte mobilise des connaissances dans les domaines de l'histoire littéraire, de l'histoire des idées, de la culture historique et religieuse des pays germaniques, sans pour autant être un exercice d'érudition. Les rencontres manquées avec les textes résultent souvent d'une connaissance trop superficielle des références culturelles les plus élémentaires et/ou d'une analyse superficielle qui ne parvient pas à faire ressortir les lois de composition du texte, sa force et ses enjeux. En ce qui concerne la langue, le jury se montre relativement tolérant à l'égard de fautes ponctuelles, tant qu'elles sont en nombre limité et qu'elles ne font pas obstacle à la compréhension du propos. Il a relevé entre autres des fautes de genre sur des termes-clés de l'analyse textuelle (« *das Figur », « *der Wort », « *das Effekt », « *der Gefühl », « *das Bericht »), des gallicismes (« *proposieren », « *dekradibilisieren », « *komik » employé comme adjectif), des impropriétés ou incongruités lexicales (« *das Kinderliche », « *die Krankheit », « *die Unglücklichkeit », « *der Lieber », « *verneinern », « *der Rahmensang », « die Begräbung »), des erreurs d'emploi des cas après les prépositions courantes et de conjugaison des verbes forts.

Certaines lacunes auraient pu être évitées si le *Duden*, disponible en salle de préparation, avait été consulté (faute d'avoir été vérifié, le grade militaire de « Hauptmann » dans *Woyzeck* de Georg Büchner a été compris comme un nom de famille ; les « Meerschweinchen » dans un extrait de *Zwerg Nase* de Wilhelm Hauff sont devenus des créatures marines). Une curieuse retenue n'a pas permis à certains candidats de repérer tout ce qui relève de la violence grotesque dans *Die Hose* de Carl Sternheim, de l'humour expérimental né du démantèlement d'une certaine logique du langage dans *Das kunstseidene Mädchen* d'Irmgard Keun, de la grivoiserie sous-jacente dans un remarquable dialogue entre Mère Courage qui se refuse de penser à autre chose qu'au négoce tandis que l'aumônier des armées tente de la séduire (*Mutter Courage* de Bertolt Brecht). Cette frilosité concerne également la classification générique parfois floue : « Der Schatz » de Christian Fürchtegott Gellert est bel et bien une fable, « Die Tochter der Heide » de Eduard Mörike une ballade et « Auf der Terrasse des Café Josty » de Paul Boldt un sonnet.

Enfin, les quelques analyses bâclées (3 exposés notés 5/20) révèlent une incompréhension du texte due à un vocabulaire insuffisant et à l'ignorance de points fondamentaux de morphologie et de syntaxe : l'odieuse femme-vampire dans « Zum Lazarus II » par exemple, n'incarne pas les souffrances amoureuses du sujet lyrique. Le poème est une allégorie sur la mort que Heinrich Heine – en nouveau Lazare – rédige depuis son « matelas-tombeau ».

La sensibilité du lecteur, lorsqu'elle s'exprime à travers un sens critique, doit demeurer le mode premier d'appropriation du texte. Le jury peut la déceler dès la lecture à voix haute du texte, quand elle est attentive aux variations rythmiques, aux inflexions, aux respirations. L'attention portée aux *realia*, une faculté de jugement employée à bon escient associée à une certaine finesse intuitive doivent permettre d'éviter l'écueil du discours stéréotypé qui conduit à rechercher de façon mécanique et arbitraire dans un texte des dimensions (métatextuelles/-poétiques), des mouvements (la ritournelle de la « Diskrepanz ») ou des effets (« der Knalleffekt ») qui ne s'y trouvent pas.

Le jury a entendu avec grand plaisir les candidats qui ont su exposer et affronter avec honnêteté les difficultés de lecture, même s'ils n'étaient pas en mesure de les résoudre en totalité et qui ont abordé « leur » texte avec intérêt, entrain et curiosité.

Annexes : Echantillon de sujets choisis par les candidats – session 2016.

Christian Fürchtegott GELLERT (1715-1769)

Der Schatz

Ein kranker Vater rief den Sohn.
»Sohn!« sprach er, »um dich zu versorgen,
Hab ich vor langer Zeit einst einen Schatz verborgen;
Er liegt -« Hier starb der Vater schon.
Wer war bestürzter¹ als der Sohn?
»Ein Schatz! (So waren seine Worte.)
Ein Schatz! Allein an welchem Orte?
Wo find ich ihn?« Er schickt nach Leuten aus,
Die Schätze sollen graben können,
Durchbricht der Scheuern harte Trennen²,
Durchgräbt den Garten und das Haus,
Und gräbt doch keinen Schatz heraus.

Nach viel vergeblichem Bemühen
Heißt er die Fremden wieder ziehen,
Sucht selber in dem Hause nach,
Durchsucht des Vaters Schlafgemach³,
Und findet mit leichter Müh (wie groß war sein Vergnügen!)
Ihn unter einer Diele⁴ liegen.

Vielleicht, daß mancher eh die Wahrheit finden sollte,
Wenn er mit mindrer Müh⁵ die Wahrheit suchen wollte.
Und mancher hätte sie wohl zeitiger⁶ entdeckt,
Wofern er nicht geglaubt, sie wäre tief versteckt.
Verborgen ist sie wohl; allein nicht so verborgen,
Daß du der finstern Schriften Wust⁷,
Um sie zu sehn, mit tausend Sorgen,
Bis auf den Grund durchwühlen muß.
Verlaß dich nicht auf fremde Müh,
Such selbst, such aufmerksam, such oft: du findest sie.
Die Wahrheit, lieber Freund, die alle nötig haben,
Die uns, als Menschen, glücklich macht,
Ward von der weisen Hand, die sie uns zudedacht,
Nur leicht verdeckt; nicht tief vergraben.

¹ bestürzt: erschüttert, traurig und erschrocken

² die Scheuer = die Scheune: la grange ; die Trennen : (hier) die Wände, die Mauern

³ das Gemach: das Zimmer

⁴ die Diele: la lame de parquet

⁵ mit mindrer Müh: mit weniger Mühe

⁶ zeitiger: früher

⁷ der Wust: das Durcheinander, das Gewirr

Es hatte mein Haupt die schwarze Frau
Zärtlich ans Herz geschlossen;
Ach! meine Haare wurden grau,
Wo ihre Tränen geflossen.

5 Sie küßte mich lahm, sie küßte mich krank,
Sie küßte mir blind die Augen;
Das Mark aus meinem Rückgrat trank
Ihr Mund mit wildem Saugen.

10 Mein Leib ist jetzt ein Leichnam, worin
Der Geist ist eingekerkert -
Manchmal wird ihm unwirsch zu Sinn,
Er tobt und rast und berserkert*.

Ohnmächtige Flüche! Dein schlimmster Fluch
Wird keine Fliege töten.
15 Ertrage die Schickung, und versuch
Gelinde zu flennen*, zu beten.

Heinrich Heine, « Zum Lazarus II », in H. Heine, *Gedichte* 1853 und 1854.

*berserkern : sinnlos toben, wüten.

*flennen : umgangssprachlich, abwertend für « weinen ».

Zimmer. Hauptmann auf einem Stuhl, Woyzeck rasiert ihn.

HAUPTMANN: Langsam, Woyzeck, langsam; eins nach dem andern! Er⁸ macht mir ganz schwindlig. Was soll ich dann mit den 10 Minuten anfangen, die Er heut zu früh fertig wird? Woyzeck, bedenk Er, Er hat noch seine schönen dreißig Jahr zu leben, dreißig Jahr! Macht dreihundertsechzig Monate! und Tage! Stunden! Minuten! Was will Er denn mit der ungeheuren Zeit all anfangen? Teil Er sich ein,
5 Woyzeck!

WOYZECK: Jawohl, Herr Hauptmann.

HAUPTMANN: Es wird mir ganz angst um die Welt, wenn ich an die Ewigkeit denke. Beschäftigung, Woyzeck, Beschäftigung! Ewig: das ist ewig, das ist ewig — das siehst du ein; nur ist es aber wieder nicht ewig, und das ist ein Augenblick, ja ein Augenblick — Woyzeck, es schaudert mich, wenn ich
10 denke, daß sich die Welt in einem Tag herumdreht. Was 'n Zeitverschwendung! Wo soll das hinaus? Woyzeck, ich kann kein Mühlrad mehr sehen, oder ich werd melancholisch.

WOYZECK: Jawohl, Herr Hauptmann.

HAUPTMANN: Woyzeck, Er sieht immer so verhetzt aus! Ein guter Mensch tut das nicht, ein guter Mensch, der sein gutes Gewissen hat. — Red er doch was Woyzeck! Was ist heut für Wetter ?

15 WOYZECK: Schlimm, Herr Hauptmann, schlimm: Wind!

HAUPTMANN: Ich spür's schon. 's ist so was Geschwindes draußen: so ein Wind macht mir den Effekt wie eine Maus. — *Pffiffig*: Ich glaub', wir haben so was aus Süd-Nord?

WOYZECK: Jawohl, Herr Hauptmann.

HAUPTMANN: Ha, ha ha! Süd-Nord! Ha, ha, ha! Oh, Er ist dumm, ganz abscheulich dumm! —
20 *Gerührt*: Woyzeck, Er ist ein guter Mensch — aber — *Mit Würde*: Woyzeck, Er hat keine Moral! Moral, das ist, wenn man moralisch ist, versteht Er. Es ist ein gutes Wort. Er hat ein Kind ohne den Segen der Kirche, wie unser hochehrwürdiger Herr Garnisonsprediger sagt — ohne den Segen der Kirche, es ist nicht von mir.

WOYZECK: Herr Hauptmann, der liebe Gott wird den armen Wurm nicht drum ansehen, ob das
25 Amen drüber gesagt ist, eh er gemacht wurde. Der Herr sprach: Lasset die Kleinen zu mir kommen.

HAUPTMANN: Was sagt Er da? Was ist das für eine kuriose Antwort? Er macht mich ganz konfus mit seiner Antwort. Wenn ich sag': Er, so mein' ich Ihn, Ihn —

WOYZECK: Wir arme Leut — Sehn Sie, Herr Hauptmann: Geld, Geld! Wer kein Geld hat — Da setz
30 einmal eines seinesgleichen auf die Moral in der Welt! Man hat auch sein Fleisch und Blut. Unsereins ist doch einmal unselig in der und der andern Welt. Ich glaub', wenn wir in Himmel kämen, so müßten wir donnern helfen.

HAUPTMANN: Woyzeck, Er hat keine Tugend! Er ist kein tugendhafter Mensch! Fleisch und Blut? Wenn ich am Fenster lieg', wenn's geregnet hat, und den weißen Strümpfen nachseh', wie sie über die Gassen springen — verdammt, Woyzeck, da kommt mir die Liebe! Ich hab' auch Fleisch und Blut.

35 Aber, Woyzeck, die Tugend! Die Tugend! Wie sollte ich dann die Zeit rumbringen? Ich sag' mir immer: du bist ein tugendhafter Mensch, (*gerührt*) ein guter Mensch, ein guter Mensch.

WOYZECK: Ja, Herr Hauptmann, die Tugend — ich hab's noch nit so aus. Sehn Sie: wir gemeine Leut, das hat keine Tugend, es kommt nur so die Natur; aber wenn ich ein Herr wär und hätt' ein' Hut und eine Uhr und eine Anglaise und könnt' vornehm rede, ich wollt' schon tugendhaft sein. Es muß
40 was Schönes sein um die Tugend, Herr Hauptmann. Aber ich bin ein armer Kerl!

HAUPTMANN: Gut, Woyzeck. Du bist ein guter Mensch, ein guter Mensch. Aber du denkst zuviel, das zehrt; du siehst immer so verhetzt aus. — Der Diskurs hat mich ganz angegriffen. Geh jetzt, und renn nicht so; langsam, hübsch langsam die Straße hinun

⁸ Zu Büchners Zeit benutzte man wie hier die dritte Person Singular, um einen sozial niedriger stehenden Gesprächspartner anzureden.

Theobald Maske, ein ordnungsliebender Kleinbeamter, fürchtet um sein Ansehen und seine Stellung, als sich das Schnürband der Hose seiner Frau Luise unerwartet löst und die Hose auf offener Straße zu Boden rutscht.

ERSTER AUFZUG. ERSTER AUFTRITT

LUISE Tu den Stock fort!

THEOBALD *schlägt sie* Geschändet im Maul der Nachbarn, des ganzen Viertels. Frau Maske verliert die Hose!

LUISE Au! Ach!

5 THEOBALD Auf offener Straße, vor den Augen des Königs sozusagen. Ich, ein einfacher Beamter!

LUISE *schreiend* Genug.

THEOBALD Ist nicht zu Haus Zeit Bänder zu binden, Knöpfe zu knöpfen? Unmaß, Traum, Phantasien im Leib, nach außen Liederlichkeit und Verwahrlosung.

LUISE Ich hatte eine feste Doppelschleife gebunden.

10 THEOBALD *lacht auf* Eine feste Doppelschleife. Herrgott hör das niederträchtige Geschnatter. Eine feste – da hast du eine feste Doppelohrfeige. Die Folgen! Ich wage nicht, zu denken. Entehrt, aus Brot und Dienst gejagt.

LUISE Beruhige dich.

THEOBALD – Rasend ...

15 LUISE Du bist unschuldig.

THEOBALD Schuldig, ein solches Weib zu haben, solchen Schlampen, Trulle, Sternguckerin.

Außer sich Wo ist die Welt? *Er packt sie beim Kopf und schlägt ihn auf den Tisch.* Unten, im Kochtopf, auf dem mit Staub bedeckten Boden deiner Stube, nicht im Himmel, hörst du? Ist dieser Stuhl blank? Nein – Dreck! Hat diese Tasse einen Henkel? Wohin ich fasse, klafft Welt. Loch an Loch in solcher Existenz.

20 Schauerlich! Mensch, bedenke doch! Ein gütiges Schicksal gab mir ein Amt, das siebenhundert Taler einbringt. *Schreit.* Siebenhundert Taler! Dafür können wir ein paar Stuben halten, uns tüchtig nähren, Kleidung kaufen, im Winter heizen. Erschwingen eine Karte in die Komödie, Gesundheit spart uns Arzt und Apotheker – der Himmel lacht zu unserm Dasein. Da trittst du auf mit deiner Art und zerstörst unser Leben, das gesegnet wäre. Warum noch nicht geheizt, warum die Tür auf, jene zu? Warum nicht umgekehrt? Warum läuft die Uhr nicht?

Er zieht sie auf. Warum laufen Töpfe und Kannen? Wo ist mein Hut, wo blieb ein wichtiges Papier, und wie kann deine Hose auf offener Straße fallen, wie konnte sie?

LUISE Du weißt, kanntest mich als junges Mädchen.

THEOBALD Nun?

30 LUISE Und mochtest gern, ich träumte.

THEOBALD Für ein junges Mädchen gibt es nichts Besseres dem Unmaß freier Zeit gegenüber. Es ist sein Los, weil es an Wirklichkeit nicht herandarf. Du aber hast sie, und damit ist der Traum vorbei.

LUISE Ja!

THEOBALD Luise, sieh meine tiefe Bewegung.

35 LUISE Ich will dir glauben, lieber Mann.

THEOBALD Auf offener Straße!

LUISE Bleibt unbegreiflich.

THEOBALD Lachende Grimassen, Gassenbuben, Laffen. Daß ich nicht närrisch werde!

LUISE Fängst du wieder an.

40 THEOBALD Das Herz stand mir still. Jedem Aufsehen abhold, wie du weißt. Erlaube ich dir ein Kleid, einen Hut nach der Mode? Warum mußt du dich so unvorteilhaft herausputzen. Weil dein niedliches Gesicht viel zu pochend für meine bescheidene Stellung ist, dein Busen, deine Augen zu herausfordernd. Könnte ich dir doch begreiflich machen, jedes Ärgernis der Welt stammt aus dem Nichtzusammengehen zweier ein Ding bildenden Faktoren.

45 LUISE Hör auf; ich ertrage es nicht länger.

THEOBALD *laut* Zweier ein Ding bildenden Faktoren! Mein Amt, dein Aussehen gehen nicht zusammen.

LUISE Ich kann nicht dafür, Gott schuf mich so.

Carl Sternheim, *Die Hose*. Ein bürgerliches Lustspiel (1911).

Doris, die Protagonistin, möchte aus der Enge ihres kleinbürgerlichen Elternhauses und aus ihrem tristen beruflichen Alltag als Sekretärin eines schmierigen Rechtsanwalts ausbrechen und, wie sie es ausdrückt, « ein Glanz werden, der oben ist ».

ERSTER TEIL

Ende des Sommers und die mittlere Stadt

Das war gestern abend so um zwölf, da fühlte ich, dass etwas Großartiges in mir vorging. Ich lag im Bett – eigentlich hatte ich mir noch die Füße waschen wollen, aber ich war zu müde wegen dem Abend vorher, und ich hatte doch gleich zu Therese gesagt: »Es kommt nichts bei raus, sich auf der Straße ansprechen zu lassen, und man muss immerhin auf sich halten.«

5 Außerdem kannte ich das Programm im Kaiserhof schon. Und dann immer weiter getrunken – und ich hatte große Not, heil nach Hause zu kommen, weil es mir doch ohnehin immer schwer fällt, nein zu sagen. Ich hab gesagt: »Bis übermorgen.« Aber ich denke natürlich gar nicht dran. So knubbelige Finger und immer nur Wein bestellt, der oben auf der Karte steht, und Zigaretten zu fünf –wenn einer so schon anfängt, wie will er da aufhören?

10 Im Büro war mir dann so übel, und der Alte hat's auch nicht mehr dick und kann einen jeden Tag entlassen. Ich bin also gleich nach Hause gegangen gestern abend – und zu Bett ohne Füße waschen. Hals auch nicht. Und dann lag ich so und schlief schon am ganzen Körper, nur meine Augen waren noch auf – der Mond schien mir ganz weiß auf den Kopf – ich dachte noch, das müsste sich gut machen auf meinem schwarzen Haar, und schade, dass Hubert mich
15 nicht sehen kann, der doch schließlich und endlich der Einzige ist, den ich wirklich geliebt habe. Da fühlt ich wie eine Vision Hubert um mich, und der Mond schien, und von nebenan drang ein Grammophon zu mir, und da ging etwas Großartiges in mir vor – wie auch früher manchmal – aber da doch nie so sehr. Ich hatte ein Gefühl ein Gedicht zu machen, aber dann hätte es sich womöglich reimen müssen, und dazu war ich zu müde. Aber ich erkannte, dass
20 etwas Besonderes in mir ist, was auch Hubert fand und Fräulein Vogelsang von der Mittelschule, der ich einen Erlkönig hinlegte, dass alles starr war. Und ich bin ganz verschieden von Therese und den anderen Mädchen auf dem Büro und so, in denen nie Großartiges vorgeht. Und dann spreche ich fast ohne Dialekt, was viel ausmacht und mir eine Note gibt, besonders da mein Vater und meine Mutter ein Dialekt sprechen, das mir geradezu
25 beschämend ist.

Und ich denke, dass es gut ist, wenn ich alles beschreibe, weil ich ein ungewöhnlicher Mensch bin. Ich denke nicht an Tagebuch – das ist lächerlich für ein Mädchen von achtzehn und auch sonst auf der Höhe. Aber ich will schreiben wie Film, denn so ist mein Leben und wird noch mehr so sein. Und ich sehe aus wie Colleen Moore*, wenn sie Dauerwellen hätte
30 und die Nase mehr schick ein bisschen nach oben. Und wenn ich später lese, ist alles wie Kino – ich sehe mich in Bildern. Und jetzt sitze ich in meinem Zimmer im Nachthemd, das mir über meine anerkannte Schulter gerutscht ist, und alles ist erstklassig an mir – nur mein linkes Bein ist dicker als mein rechtes. Aber kaum.

Irmgard Keun, *Das kunstseidene Mädchen* (1932).

*Colleen Moore (1902-1988) : amerikanische Schauspielerin, die in zahlreichen Stummfilmen der 1920er Jahre mitwirkte.

Sibylle BERG (geb. 1962)

Hauptsache weit (2001)

Und weg, hatte er gedacht.

Die Schule war zu Ende, das Leben noch nicht, hatte noch nicht begonnen, das Leben. Er hatte nicht viel Angst davor, weil er noch keine Enttäuschungen kannte. Er war ein schöner Junge mit langen dunklen Haaren, er spielte Gitarre, komponierte am Computer und dachte, irgendwie werde ich wohl später nach London gehen, was Kreatives machen. Aber das war später.

5

Und nun?

Warum kommt der Spaß nicht? Der Junge hockt in einem Zimmer, das Zimmer ist grün, wegen der Neonleuchte, es hat kein Fenster und der Ventilator ist sehr laut. Schatten huschen über den Betonboden, das Glück ist das nicht, eine Wollecke auf dem Bett, auf der schon einige Kriege ausgetragen wurden. Magen gegen Tom Yam⁹, Darm gegen Curry. Immer verloren, die Eingeweide. Der Junge ist 18, und jetzt aber Asien, hatte er sich gedacht. Mit 1000 Dollar durch Thailand, Indien, Kambodscha, drei Monate unterwegs, und dann wieder heim, nach Deutschland. Das ist so eng, so langweilig, jetzt was erleben und vielleicht nie wieder zurück. Hast du keine Angst, hatten blasse Freunde zu Hause gefragt, so ganz alleine? Nein, hatte er geantwortet, man lernt ja so viele Leute kennen unterwegs. [...] Übermorgen würde er in Laos sein, da mag er jetzt gar nicht dran denken, in seinem hässlichen Pensionszimmer, muss Obacht geben, dass er sich nicht aufs Bett wirft und weint, auf die Decke, wo schon die anderen Dinge drauf sind. In dem kleinen Fernseher kommen nur Leute vor, die ihm völlig fremd sind, das ist das Zeichen, dass man einsam ist, wenn man die Fernsehstars eines Landes nicht kennt und die eigenen keine Bedeutung haben. Der Junge sehnt sich nach Stefan Raab, nach Harald Schmidt¹⁰ und Echt¹¹. Er merkt weiter, dass er gar nicht existiert, wenn er nichts hat, was er kennt. Wenn er keine Zeitung in seiner Sprache kaufen kann, keine Klatschgeschichten über einheimische Prominente lesen, wenn keiner anruft und fragt, wie es ihm geht. Dann gibt es ihn nicht. Denkt er. Und ist unterdessen aus seinem Zimmer in die heiße Nacht gegangen, hat fremdes Essen vor sich, von einer fremdsprachigen Serviererin gebracht, die sich nicht für ihn interessiert, wie niemand hier. Das ist wie tot sein, denkt der Junge. Weit weg von zu Hause, um anderen beim Leben zuzusehen, könnte man umfallen und sterben in der tropischen Nacht und niemand würde weinen darum. Jetzt weint er doch, denkt an die lange Zeit, die er noch rumbekommen muss, alleine in heißen Ländern mit seinem Rucksack, und das stimmt so gar nicht mit den Bildern überein, die er zu Hause von sich hatte. Wie er entspannt mit Wasserbüffeln spielen wollte, in Straßencafés sitzen und cool sein. Was ist, ist einer mit Sonnenbrand und Heimweh nach den Stars zu Hause, die sind wie ein Geländer zum Festhalten.

10

15

20

25

30

Er geht durch die Nacht, selbst Tiere reden ausländisch, und dann sieht er etwas, sein Herz schlägt schneller. Ein Computer, ein Internet-Café. Und er setzt sich, schaltet den Computer an, liest seine E-Mails. Kleine Sätze von seinen Freunden, und denen antwortet er, dass es ihm gut gehe und alles großartig ist, und er schreibt und schreibt und es ist auf einmal völlig egal, dass zu seinen Füßen ausländische Insekten so groß wie Meerkatzen¹² herumlaufen, dass das fremde Essen im Magen drückt. Er schreibt seinen Freunden über die kleinen Katastrophen, und die fremde Welt um ihn schwimmt, er ist nicht mehr allein, taucht in den Bildschirm ein, der ist wie ein weiches Bett, er denkt an Bill Gates und Fred Apple, er schickt eine Mail an Sat 1¹³, und für ein paar Stunden ist er wieder am Leben, in der heißen Nacht weit weg von zu Hause.

35

40

⁹ Tom Yam: heiße, sauer-scharfe Suppe

¹⁰ Stefan Raab und Harald Schmidt: bekannte Fernsehmoderatoren

¹¹ Echt: deutsche Popband (1994 gegründet)

¹² die Meerkatze: ein kleinerer Affe

¹³ Sat 1: deutscher Fernsehsender